

APPRIVOISER
LA BÊTE

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli
Suivi éditorial et maquette : Romain Allais
Relecture éditoriale : Romain Allais
Correction : Maud Bataille

Conception graphique : Tiphaine Rautureau
Photo de couverture :

WWW.GULFSTREAM.FR
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2020
ISBN : 978-2-35488-804-6

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

TAÏ-MARC
LE THANH
APPRIVOISER
LA BÊTE
ÉC//OS

Pour Nils

PARTIE 1

ELLE

*Burn the witches, burn the witches
Don't take time to sew your stitches
Burn the witches, burn the witches
Good is the thing that you favour
Evil is your sour flavour
You cannot sedate all the things you hate*

Marilyn Manson, « Dogma »
Portrait of an American Family, 1994

Brûlez les sorcières, brûlez les sorcières,
Pas le temps de coudre vos points de suture
Brûlez les sorcières, brûlez les sorcières
Le bien est ce que vous préférez, le mal vous donne des aigreurs
Vous ne pouvez pas ignorer toutes les choses que vous détestez

CHAPITRE 1

Tout a commencé le jour où maman a perdu les pédales. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Une intuition désagréable s'était nichée dans mon crâne, à peine plus grosse qu'un grain de sable, mais susceptible de gripper la machine.

Quelque chose ne va pas.

Rien à voir pourtant avec ces petites contrariétés qui peuvent s'immiscer dans mon quotidien : des céréales mais plus de lait, un bouton rougeoyant qui fait son apparition sur le bord de ma narine, comme un clignotant indiquant un changement de trajectoire. La liste est longue, je pourrais compiler ce genre de tracas bénins dans une encyclopédie. L'activité ne serait pas déplaisante. Mais aujourd'hui c'est différent.

Quelque chose ne va vraiment pas.

Je suis à la maison, à croquer des céréales sèches, en ruminant l'absence de lait dans le frigo, tripotant inconsciemment le bouton qui a fait son apparition sur mon nez.

Changement de trajectoire ?

La sonnette de la porte retentit, deux petits coups brefs. Dans le couloir qui mène à l'entrée de l'appartement, je prépare les reproches que je vais adresser à ma mère – concernant l'absence de lait (et la pénurie de crème anti-acné).

Sauf que ce n'est pas elle.

Ce sont deux types.

L'intuition désagréable se précise – impression d'évoluer sur un fil tendu entre deux immeubles, vacillant à travers les bourrasques.

— Je ne suis pas intéressée, je leur lance avant de fermer.

L'un d'entre eux glisse son pied dans l'ouverture. Une main se tend, une carte de police serrée à bout de doigts.

— Je ne suis pas intéressée, persisté-je avant de me souvenir que les flics ne sont pas censés avoir le sens de l'humour lorsqu'ils sont en service.

— Nous aimerions te poser quelques questions, dit l'un d'eux, impassible.

— Au poste, précise l'autre.

J'hésite, je cherche une excuse, un prétexte qui pourrait les faire renoncer. Une série d'onomatopées trébuchantes s'échappe de ma bouche. Dans ma tête, c'est déjà la tempête. Difficile d'ignorer la raison de leur présence : deux jours que je n'ai pas vu ma mère, deux jours qu'il n'y a pas la moindre goutte de lait dans le frigo (ni de crème anti-acné dans l'armoire à pharmacie), deux jours que je suis seule, à ressasser les dernières recommandations qu'elle m'a faites : « Tu n'ouvres à personne, tu ne parles à personne, surtout pas à la police. »

Tu parles de recommandations... Son ton était celui d'une adulte s'adressant à une autre adulte, avec tout le sérieux que cela pouvait impliquer. Elle semblait avoir oublié qui j'étais vraiment : une gamine de quinze ans, avec des qualités certes, mais également – et je le reconnais en toute *humilité* – des défauts. Dont celui, et pas des moindres, de souvent prononcer des phrases que je ferais mieux de garder pour moi.

J'appelle ça : « être à côté de la plaque ». Les adultes, moins au fait des tourments de mon existence, considèrent ce trait de ma personnalité comme de l'arrogance ou de l'insolence. De l'impulsivité dans le meilleur des cas.

Les flics insistent. J'aimerais tant gommer ma tentative d'humour du début de notre échange, et repartir sur des bases plus saines.

Je bafouille. Toujours aucune répartie en vue.

Seules quelques bribes des phrases que les policiers m'adressent parviennent à mes oreilles : « pour ton bien... une formalité... ».

Ils sont censés être du bon côté de la loi et je ne suis qu'une enfant. Nul ne peut réfuter la simplicité de cette équation.

De dépit, je me laisse embarquer.

Une fois sur place, je subis un interrogatoire dans les règles de l'art. Alors bien sûr, c'est mon premier interrogatoire, j'aurais donc des difficultés à définir les règles de l'art d'interroger les gens. Il me paraît pourtant évident que les deux flics à qui j'ai affaire ne sont pas nés de la dernière pluie. Leur simple façon de se tenir debout,

campés devant moi dans cette petite pièce exiguë, laisse présager qu'il s'agit de professionnels expérimentés.

L'un d'entre eux arbore une fine moustache, l'autre des favoris épais, semblables à cette paille sèche qu'utilisait ma grand-mère pour tapisser la cage de son cochon d'inde. Ils se jettent des coups d'œil discrets, comme deux acrobates synchronisant leurs esprits avant d'effectuer un numéro de voltige. La pièce où nous nous trouvons est grise et sombre. Les plaques de métal brossé couvrant les murs reflètent d'une façon diffuse l'unique source de lumière : une ampoule nue suspendue au plafond par un fil. Le lieu est propre, une odeur de peinture fraîche persiste dans l'air, il ne doit pas s'agir d'un commissariat de seconde zone.

Mon cas – tout du moins celui de ma mère – a dû être pris au sérieux.

— Où est-elle ? demande brusquement Fine-Moustache en s'avancant vers moi, alors que Favoris reste en retrait.

— Je pourrais avoir un verre d'eau ? risqué-je d'une petite voix.

Il n'a même pas eu le temps de venir s'installer de l'autre côté de la table qui nous sépare. Il tousse dans son poing fermé, visiblement contrarié par ma question. Autant reconnaître que c'est l'effet escompté ; maman m'a enseigné cette technique alors que j'étais encore toute petite : celle de répondre à une question par une autre question.

« Ça te permet de conserver la main », m'avait-elle dit ce jour-là.

Conserver la main : la base de l'éducation prodiguée par ma mère. Toujours avoir le dernier mot.

— Où est-elle ? répète Fine-Moustache.

— Ça serait possible aussi d'ouvrir une fenêtre ? Ça commence à sentir le...

Des noms d'animaux me traversent l'esprit : le hamster est en tête de liste. Au prix d'un effort terrible, je réussis à ne pas terminer ma phrase.

Par ailleurs, Fine-Moustache n'a rien d'un rongeur. Ses deux yeux, noirs comme de la suie, paraissent profondément enfoncés dans leur orbite. Deux rides sèches encadrent ses lèvres blanches et chaque mouvement de sa mâchoire fait saillir ses pommettes aussi lisses que deux galets de marbre. Sa peau semble avoir été plaquée de force sur son visage, en révélant la moindre aspérité. Il doit avoir une quarantaine d'années.

Favoris est bien plus imposant. Son ventre proéminent dépasse largement au-dessus de la ceinture de son pantalon. Le plus impressionnant reste toutefois la largeur de son cou. Strié de veines énormes, il évoque un segment de tronc, celui d'un arbre centenaire. Ses yeux sont clairs, d'un bleu lumineux, soulignant son regard d'une intensité inquiétante. Appuyé contre le mur du fond, les bras croisés sur sa poitrine, il observe la scène avec un détachement amusé.

— Tu vas nous dire où est ta mère ? siffle Fine-Moustache en tapant ses deux poings sur la table.

Un jet de postillons jaillit de sa bouche. Je sursaute. L'atmosphère se révèle tout à coup plus électrique.

— Vous n'auriez pas un mouchoir ?

Fine-Moustache m'a copieusement aspergée.

— Je ne sais pas si tu es au courant, poursuit-il sans tenir compte de ma requête, mais tu es dans de sales draps, tu n'as pas d'autre choix que celui de coopérer avec nous.

Je baisse les yeux, me murant dans le silence alors que le policier continue de m'invectiver :

— Tu es coincée, complètement foutue. Et si tu ne nous aides pas, ta situation ne va pas s'améliorer.

Il se redresse soudain et penche sa tête sur le côté en me souriant.

— Et ton père ? demande-t-il d'une voix anormalement douce.

Les épaules de Favoris se soulèvent, au rythme du ricanement qui vient de franchir ses lèvres. Fine-Moustache se tourne vers lui :

— Ah oui, j'avais oublié... Suis-je bête ? Je l'ai pourtant appris dans son dossier. À propos de son père, l'endroit où il se trouve.

Un sourire satisfait illumine son visage.

— Ben justement, se gausse-t-il. On ne sait pas où il est. Il lève les deux mains au ciel.

— Pssssshh... disparu, envolé. Tu ne l'as même pas connu si je ne m'abuse ? Si j'en crois ce que j'ai lu, il s'est tiré juste avant ta naissance.

Favoris hausse les épaules.

— J'ai faim, lancé-je à la cantonade. C'est possible d'avoir quelque chose à grignoter ?

Fine-Moustache affiche une mine faussement peinée.

— Pas de père, poursuit-il, ceci explique cela. Selon moi, la présence du père constitue les fondements du respect de l'autorité.

— Ben ouais, appuie Favoris.

C'est la première fois que j'entends le son de sa voix. Elle est si grave que la table paraît vibrer sous mes avant-bras.

— Quand tu as un père, continue Fine-Moustache, tout est si simple. Il te demande des choses, et toi tu obéis. Et tu réalises que tu fais bien, parce qu'il y a une chose qui ne changera jamais en ce bas-monde : un père sait ce que signifie le droit chemin.

Mes poings sont si serrés que mes ongles me rentrent dans le gras de la paume, sans que j'en éprouve pourtant la moindre douleur. Fine-Moustache me fixe avec attention.

— Donc, si je dois résumer la situation, reprend-il d'une voix plus douce, tu n'as pas de père, ta mère a disparu et tu refuses de nous dire l'endroit où elle se cache. Je crains que tu n'aies à faire face à une triste réalité : tu es seule au monde.

Ma mère m'avait prévenue.

Dix ans auparavant. Alors que je n'en avais que cinq. J'étais assise sur mon lit, accablée par la tristesse. Les raisons de mon état n'ont aujourd'hui aucune importance. Ma mère m'avait rejointe pour essayer de me consoler, comme elle avait l'habitude de le faire à cette époque. De temps à autre, elle marquait une pause, cherchant dans le fin fond de son esprit la phrase ou le mot capable de me redonner le sourire. Ses paroles de réconfort m'ont enveloppée pendant près d'une demi-heure. La patience n'était pourtant pas son fort – sauf avec moi. Au bout de ce laps de temps, j'ai fini par relever la tête. Elle me fixait en souriant... Bon sang qu'elle était belle. Elle portait les cheveux courts à l'époque. Ses deux boucles d'oreilles scintillaient dans la lumière électrique, me contraignant à cligner des yeux. Je frissonnais sous la douceur de sa présence.

Elle tendit sa main vers ma joue et l'effleura du bout de ses doigts.

— Mon petit, mon tout-petit, murmura-t-elle.

Mais alors que je m'attendais à ce qu'elle me prenne dans ses bras, elle pointa son index sur ma tempe. Son regard avait changé, obscurci par un voile sombre. Son sourire avait disparu. Elle ouvrit la bouche puis la referma. Son trouble était palpable.

— Je ne serai pas tout le temps là pour t'aider, finit-elle par murmurer.

Ses yeux brillaient.

— Un jour... tu seras seule au monde.

La lampe vacille au-dessus de ma tête. Des ombres étranges dessinent un masque menaçant sur le visage de Fine-Moustache.

Seule au monde.

Je cherche une question à lui poser sans qu'aucune ne me vienne à l'esprit. Elle a bon dos l'impulsivité.

Favoris reste impassible, son unique rôle doit consister à être le témoin de notre échange. L'air de la pièce devient tout à coup étouffant, je déboutonne le haut de ma chemise d'une main tremblante.

— Quinze ans et seule au monde, soupire Fine-Moustache.

Il avance sa tête vers moi, empiétant sur mon espace vital. Son souffle chaud diffuse des relents de café et de cigarette. Une intuition me tétanise soudain : ces hommes ont des manières peu orthodoxes et une appétence prononcée pour le sadisme. Ce ne sont pas vraiment des policiers. Ils sont... autre chose.

— Tu n'as pas l'air de comprendre que nous sommes les seuls à pouvoir t'aider, reprend Fine-Moustache. Alors réponds à ma question : où est ta mère ?

Une lumière jaillit alors dans ma tête, une réponse à lui fournir. Par la suite je devrais le regretter amèrement. Cette phrase devrait à jamais figurer au panthéon des phrases que j'aurais dû garder pour moi. Car il est fort probable que, si je n'avais pas répondu ces quelques mots, rien ne me serait arrivé. J'aurais repris ma vie tranquille, mon quotidien sans histoire. J'aurais grandi, rencontré des gens qui seraient devenus des amis, un garçon peut-être avec qui j'aurais fondé une famille. J'aurais eu un travail, un boulot tout simple qui m'aurait permis de subvenir à mes besoins, de façon tout à fait modeste certes, mais j'aurais été heureuse. Et insouciance.

Je fixe Fine-Moustache et je lui demande :

— Et toi, elle est où ta mère ?

Dans le fond de la pièce, Favoris tressaille, comme si quelqu'un venait de stimuler un nerf dissimulé au plus profond de sa carcasse. Ses yeux s'écarquillent de stupeur. Il décroise ses bras et s'avance vers moi d'un pas lourd. Puis il lève sa main et il me giflé à toute volée.

Il y a ce petit craquement qui résonne dans mon crâne.

Un craquement infime : celui d'une dent qui s'ébrèche.

La surprise m'arrache un hoquet si vif et si profond que j'ai l'impression de me dégonfler. Une goutte de sang coule sur ma lèvre.

La première.

Soufflée par la brutalité du coup, je me trouve bien incapable de produire le moindre son. Ma bouche est pourtant grande ouverte, figée dans un interminable

APPRIVOISER LA BÊTE

cri muet. Je me redresse sur ma chaise, de quelques millimètres à peine.

Quelque chose ne va pas.

Une chaleur insupportable monte dans le creux de mon ventre. Je me plie sous la douleur, si fort que ma tête cogne contre la table avec violence. C'était comme si quelqu'un venait de me plonger un poignard brûlant dans l'estomac. Mon regard croise celui de Fine-Moustache ; lui-même a l'air surpris par ma réaction, ce n'était qu'une *simple* claque. Je tente de me lever, impossible de faire le moindre mouvement. La chaleur dans mon ventre se combine à une douleur terrible. Je tends une main tremblante vers les policiers :

— Ai... Aidez-moi...

Les murs de la pièce tangent tout autour de moi, un reflux de bile amère monte dans ma gorge. Et je m'évanouis.

Mais alors que je sombre dans l'inconscience, alors que je vois le sol se rapprocher lentement, une évidence me traverse l'esprit :

Rien ne sera jamais plus comme avant.

CHAPITRE 2

Quelque chose ne va toujours pas.

C'est même pire.

Ploc... ploc... ploc...

Les gouttes claquent sur mon front à intervalles réguliers. La fraîcheur de l'eau sur l'arête de mon nez achève de me réveiller. Je me trouve assise sur le trottoir, dans une ruelle faiblement éclairée. Il y a dû y avoir une averse, l'eau qui perle sur mon visage coule d'une gouttière juste au-dessus de moi.

— Hé ? Ça va ?

Une silhouette s'avance de la pénombre, un homme de petite taille, le front dégarni, portant de grosses lunettes métalliques.

— Tu as besoin d'aide ? me lance-t-il.

Il fronce les sourcils tout en s'approchant et, lorsqu'il n'est qu'à quelques mètres de moi, il s'écrie :

— Bon sang ! Je vais aller chercher des secours.

— Non, non ! rétorqué-je en essayant de me lever. Ce n'est pas la peine, je vais bien je vous assure...

Les manches de ma chemise sont complètement déchirées. Je les place derrière mon dos.

— Je vais bien...

Ma voix n'est plus qu'un souffle. L'homme me dévisage avec effroi :

— Tu étais là-bas ? Tu étais sur place quand ça a pété ?

— Là-bas ?

Il me désigne le bout de la ruelle d'un geste du menton.

— N... Non. Je ne crois pas.

L'homme s'agite soudain. Deux personnes viennent d'apparaître dans une rue adjacente.

— Par ici ! Il y a quelqu'un de blessé ! crie-t-il avec force.

— Non, je vous assure, je vais bien, je n'ai pas besoin d'aide.

Le ton de ma voix indique pourtant le contraire. Les deux personnes accourent, elles portent des combinaisons rouges de pompiers.

— Par ici, répète l'homme.

L'un des pompiers me soutient par le bras. Mon regard croise le sien, ses yeux sont clairs. Son odeur me trouble, un mélange de parfum mêlé à une essence corporelle forte.

— Elle est en état de choc, dit l'homme à voix basse.

Le pompier hoche la tête. La pression de son bras sur le mien se fait plus ferme, comme si je risquais de perdre l'équilibre à tout moment.

— On va vous aider, mademoiselle.

Au son de sa voix, je m'abandonne au soulagement. Je trouve la force d'articuler :

— Où me conduisez-vous ?

— À l'hôpital.

La sirène du gyrophare hurle.

Ma tête dodeline au rythme des cahots de l'ambulance. Un brancardier prend ma tension. Son front est barré d'un pli et sa respiration saccadée, comme s'il cherchait à se caler sur mon propre souffle.

— Tss tss, lâche-t-il en se penchant sur mon visage.

D'un doigt il tire sur ma paupière pour examiner le blanc de mes yeux. Les vitres arrière du véhicule me renvoient mon reflet : mes épaules sont abattues et mon visage d'une pâleur spectrale. Ma chevelure brune est en bataille et mes yeux en amande soulignés par deux cernes noirs.

— Ça va aller, murmure le brancardier. On ne va pas tarder à arriver. Est-ce que tu as quelqu'un que l'on peut prévenir ?

Je passe ma langue sur la dent que Favoris m'a brisée. Un nœud se forme au niveau de mon estomac alors que j'essaie de répondre :

— M... ma m... mè...

Mon corps est secoué de tremblements. L'homme en blouse blanche n'insiste pas. Il me demande malgré tout :

— Comment t'appelles-tu ?

— Polly.

— Comment ?

— Polly, répété-je, comme dans la chanson de Nirvana.

Dix minutes plus tard, nous atteignons l'hôpital de Lariboisière. Lorsque les portes de l'ambulance s'ouvrent, un murmure – presque une plainte – s'échappe d'entre mes lèvres :

— C'est ici que je suis née.

Un brancard attend sur le trottoir, on m'y installe. Nous traversons la salle des urgences au pas de course, malgré l'affluence de malades. Un gémissement plus fort que les autres attire mon attention. Un homme se tient le front des deux mains. Un sang épais coule entre ses doigts, un tesson de bouteille de bonne taille est planté juste au-dessus de son arcade sourcilière. Lorsque nos regards se croisent, il me sourit.

— C'est ici que je suis née.

Je doute qu'il m'ait entendue, bien qu'il hoche la tête avec déférence.

Une pendule accrochée au mur indique l'heure : 22 h 30. Impossible de me rappeler le moment précis où Fine-Moustache et Favoris m'ont embarquée, au moment du petit déjeuner je crois... Un vague souvenir de céréales sans lait me revient à la mémoire. J'ai l'impression que ça fait déjà une éternité. Une infirmière marche à nos côtés tout en me posant des questions :

— Comment t'appelles-tu ?

— Je l'ai déjà dit...

— Comme t'appelles-tu ? répète-t-elle d'une voix plus douce.

— Polly.

— Polly comment ?

— Polly Massaria.

— Et où habites-tu, Polly ?

— Rue des Petites-Écuries, dans le 10^e arrondissement, au 21.

— Peux-tu me donner le numéro de téléphone de chez toi ?

— Je... Je ne m'en souviens plus.

Les chiffres défilent dans ma tête sans pour autant parvenir à s'organiser.

— En quelle année sommes-nous ? poursuit l'infirmière.

— 2008.

— Quel jour sommes-nous ?

— Heu... le 23 mai ?

— Qui est le président de la République ?

— Pfff... j'en sais rien.

Et je m'en fous.

Le souvenir d'un homme parlant les sourcils froncés dans un écran de télévision affleure à ma mémoire, bien que je sois incapable d'associer un nom à son visage.

Nous pénétrons dans une pièce. Les brancardiers sortent, immédiatement remplacés par deux femmes qui commencent à me déshabiller. Je tente de me redresser en protestant :

— Je ne... Je ne veux... p...

Elles ôtent ma chemise puis mon jean, et enfin ma culotte et mon soutien-gorge. Elles me recouvrent ensuite d'un drap blanc. Nue et vulnérable, j'ai la force de leur adresser :

— C'est ici que je suis née.

L'infirmière aux questions se penche vers moi, une seringue à la main.

— Je vais te faire une prise de sang, Polly. Ça ne te fera pas mal, juste une petite piqûre.

Je grimace lorsque la pointe s'enfonce dans mon avant-bras. Le métal pénètre ma chair, une goutte de sang perle avant de rouler sur ma peau.

La deuxième.

— Tu vois, ce n'était pas la mer à boire, Polly.

Elle applique délicatement une compresse sur le point de piqure.

— Un docteur va venir s'occuper de toi, ensuite on te fera un scanner.

Elle me passe une main sur le front. Ses yeux sont verts, comme les miens, comme ceux de ma mère.

Un jour, tu seras seule au monde.

Un sanglot monte de ma gorge.

— Tu n'as plus rien à craindre maintenant, termine-t-elle en murmurant.

Elle quitte la pièce dans le bruissement léger du tissu de sa blouse.

La chambre dans laquelle je suis installée n'est pas très grande. Juste la place pour un lit, une table de nuit et une télévision éteinte accrochée au mur, qui me fixe comme un œil noir et mort. Un tableau me fait face, représentant un champ de coquelicots qui s'étend à perte de vue.

Lentement, je reprends mes esprits.

« Ma petite guerrière », m'aurait soufflé ma mère.

Un sentiment de honte persiste lorsque je pense à la panique qui m'a saisie lors de mon admission à l'hôpital.

Plus jamais...

J'allume la télévision et zappe avant de tomber enfin sur les infos. Une vue prise d'un hélicoptère révèle l'ampleur du désastre. Des pompiers s'affairent autour des quelques murs qui ont résisté à la catastrophe, à travers les débris de verre et de briques jonchant le sol. Les jets de leurs lances d'incendie quadrillent l'espace.

La police tente tant bien que mal de contenir les badauds, la place est extrêmement animée malgré la nuit tombée. L'hélicoptère décrit des cercles autour des ruines. Le feu termine de consumer ce qu'il en reste. Un pan de mur s'écroule mollement, les pierres roulent devant les pieds des pompiers. Une ambulance pénètre dans mon champ de vision. Se peut-il qu'il reste des personnes encore enfouies sous les décombres ?

— La piste terroriste est à envisager, déclare un officiel devant un micro.

Je n'en crois pas un mot.

L'angoisse se réveille peu à peu – avait-elle seulement vraiment disparu ?

En découvrant ces images à la télévision, un pressentiment horrible monte en moi : je suis liée à cette catastrophe.

CHAPITRE 3

Un des premiers conseils que m'a donné ma mère concernait les rêves.

— Accroche-toi à tes rêves, me disait-elle souvent. Lorsque tu te sens désespérée, que tout va mal, les rêves sont porteurs d'espoir.

— Mais où trouve-t-on les rêves ? lui ai-je demandé un jour.

— Dans les histoires.

Il y en avait une qu'elle me racontait souvent : Lilith, l'Esprit du vent.

— C'est un personnage biblique, m'expliquait-elle. La première femme d'Adam, disait-on. Beaucoup la considèrent comme un démon. Mais ça n'a que peu d'importance. Le plus intéressant reste son nom : Lilith signifie l'Esprit du vent. Parce que cela veut dire qu'elle est partout.

Maman me racontait alors le vent et ses voyages extraordinaires dans des contrées lointaines aux paysages fantastiques. Je n'avais qu'à fermer les yeux

pour me laisser embarquer à travers ces improbables odyssées. Les lieux décrits par ma mère fourmillaient de détails insolites. Parfois un personnage apparaissait, ou plusieurs. L'histoire prenait alors une autre tournure. Des familles se formaient, des générations se succédaient et le récit se faisait fresque. Mais à tout moment Lilith était présente comme la grande ordonnatrice des destinées.

— Partout, elle allait et s'immiscuait dans les esprits pour leur rappeler son existence, racontait maman.

— C'est pour cela que les gens la considéraient comme un démon ?

— Les gens la considéraient comme un démon parce qu'elle était libre. Et surtout parce qu'elle avait refusé de se plier à l'autorité de Dieu et d'être soumise à Adam. Une telle chose ne peut être envisagée. Et c'est pour cette raison qu'on l'associe à une image diabolique.

— Mais elle est méchante ?

— Tout ce qu'elle désirait, c'était la liberté. Cela ne fait pas d'elle une personne mauvaise.

L'esprit du vent soufflait et nous enveloppait de sensations vertigineuses. Lorsque maman achevait son histoire, je la serrais contre moi et nous restions ainsi enlacées pendant de longues minutes. J'entendais son cœur battre, peut-être un peu plus rapidement qu'à l'accoutumée.

Et c'est ainsi qu'est né l'un de mes premiers rêves, il avait un goût de liberté.

Bien des années plus tard, ma mère est rentrée de son travail dans un état d'excitation inhabituel. Elle

tenait dans ses bras toute une pile de dossiers qu'elle a lourdement posée sur la table de la salle à manger. Sur le premier, j'ai lu, inscrit au stylo à bille : *Projet Lilith*.

CHAPITRE 4

Le docteur est de grande taille, les manches de sa blouse blanche sont retroussées sur ses avant-bras. Le pli impeccable trahit un sens de la perfection proche de la névrose. Ses yeux sombres se posent sur moi dès qu'il pénètre dans la chambre et un mince sourire fend ses lèvres, comme un discret signe de bienveillance.

— Nous n'arrivons pas à joindre ta mère, annonce-t-il en affichant un air embarrassé. Peut-être y a-t-il un endroit où elle peut se trouver en ce moment ? Dans son labo...

Il s'interrompt brièvement avant de se justifier :

— Il... Il se trouve que je connais ta mère. Enfin, je veux dire : je ne la connais pas personnellement, mais je connais ses travaux.

Son sourire se précise, jusqu'à dévoiler une rangée de dents parfaites et blanches.

— Admirable, conclut-il.

— Ma mère est un génie.

Les mots fusent hors de ma bouche, sans que je ne puisse les contrôler, avec une pointe d'agressivité. C'est

plus fort que moi, il faut que je le dise, que j'exprime cette vérité. Car s'il existe bien une qualité que je peux prêter à maman en étant sûre de ne pas me tromper, c'est son intelligence remarquable.

— Je le sais, murmure le docteur. Mais pour l'heure, elle est introuvable. Son portable ne répond pas. Et j'aurais eu besoin de quelques renseignements avant que tu ne passes au scanner. Mais peut-être pourras-tu toi-même me fournir les réponses ?

Il sort un crayon de la poche de sa blouse et un petit calepin avant de me poser une première question :

— Est-ce que tu suis un traitement médicamenteux en ce moment ?

Je passe la langue sur ma dent brisée alors que les larmes me montent aux yeux.

— Je ne suis pas sûre que cette histoire de scanner soit une bonne idée...

Les murs de la chambre donnent soudain l'impression de se resserrer.

— Tu n'as pas répondu à ma question ?

— N... N... Non, je ne suis pas de traitement.

— As-tu subi une intervention chirurgicale récemment ?

— Je suis allée chez le dentiste la semaine dernière. Et je devais y retourner ce matin.

— Il t'a anesthésiée ?

— Non, c'était juste pour me soigner une carie. Mais le plombage n'a pas tenu.

Le bout de ma langue suit le contour de ma dent brisée. La panique pulse de nouveau dans mon crâne.

— Je voudrais partir d'ici...

Le docteur s'approche de moi.

— Calme-toi Polly, tu n'as plus rien à craindre ici.

— S'il vous plaît, je voudrais partir, laissez-moi partir, je vous en conjure...

Je m'agrippe à son bras et le serre de toutes mes forces.

— Infirmière ? appelle-t-il d'une voix forte.

Une femme fait immédiatement irruption dans la pièce. Elle relève la manche de ma blouse pour me faire une piqûre. Le docteur me tient fermement, m'empêchant de me débattre.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, répété-je comme une inlassable litanie.

Moi qui m'étais promis de ne plus perdre les pédales...

Je réprime le hurlement qui monte dans mon crâne.

— C'est un sédatif qui va t'aider à recouvrer ton calme, articule-t-il.

— Non, non, ne faites pas ça...

Ma voix est de plus en plus pâteuse, ma tête ballotte sur mon oreiller. Les sons s'atténuent jusqu'à se fondre dans un bourdonnement diffus et je dois fermer les yeux à plusieurs reprises pour ne pas être éblouie par la lumière électrique.

— N... No...

Ma protestation s'éteint dans ma gorge. Des mains soulèvent mon corps pour me placer sur un brancard. La voix du docteur résonne dans le lointain :

— Je crains que ça ne soit plus grave que ça en a l'air. Il faut lui faire un scanner complet de toute urgence, elle a dû subir un traumatisme crânien.

Les couloirs défilent de nouveau, les plafonniers se succèdent devant mes yeux arrondis par la terreur. Mon

ventre se durcit soudain sous le coup d'une douleur aiguë. Mes épaules se tétanisent et ma nuque craque. Je parviens à rester consciente malgré tout.

Quelque chose ne va vraiment pas...

L'infirmière aux questions est revenue, elle me tient la main. Nous pénétrons dans une salle faiblement éclairée. On m'installe sur la machine qui trône au centre. Des sangles de cuir ceignent mon corps engourdi par le sédatif. Un sentiment d'étouffement comprime ma poitrine. J'halète, tel un poisson au sol, perdu entre les éclats de son aquarium brisé.

— Ça sera rapide, assure le docteur. Nous sommes là avec toi, Polly.

Une lumière crue m'aveugle.

Et le temps suspend son cours.

Une autre voix monte à travers cette confusion, liée à un souvenir récent.

— Nous courons un grave danger, dit ma mère.

Le débit est haché, une assurance terrible émane pourtant de chaque syllabe.

— Je vais devoir partir... m'absenter pendant un moment.

Nous nous trouvons dans le salon de notre appartement. Le souvenir se précise : c'était la dernière fois que je l'ai vue.

Elle m'a saisie par les épaules avec fermeté. Et fixée de son regard clair.

— Il va falloir que tu sois forte, comme jamais tu ne l'as été. Mais je te fais confiance pour cela, tu es ma petite guerrière. Je vais partir, mais je reviendrai te chercher, je te le promets. Mais tu ne dois dire à personne que tu m'as vue ce soir.

Un éclat vif a brillé dans ses yeux.

— Je vais te confier quelque chose qu'il faudra que tu caches dans un endroit sûr.

Elle a sorti de sa poche un tube en verre à l'intérieur duquel se trouvait une minuscule bille.

— C'est le fruit de nombreuses années de travail, m'a-t-elle précisé. Et c'est peut-être le bien le plus précieux que j'ai en ma possession. Excepté toi bien entendu.

Un sourire a illuminé son visage. Elle s'est redressée, prête à partir. Mais avant qu'elle ne franchisse la porte et disparaisse dans la nuit, je lui ai demandé :

— Maman ?

— Oui ?

— Est-ce que tu es une sorcière ?

Son rire s'est élevé tout à coup. Elle a fini par me répondre :

— Oui... Oui, je crois bien que je suis une sorcière.

Elle m'a adressé une dernière recommandation concernant la police et le fait que je devais absolument garder le silence.

Puis elle est partie.

Le bourdonnement du scanner emplit mon crâne de vibrations déplaisantes. Les sangles bien trop serrées entravent mes mouvements. La douleur ne s'est pas atténuée dans mon ventre, loin de là ; des salves plus aiguës se manifestent sous d'interminables crampes abdominales.

— Je veux rentrer chez moi.

Aucune réponse : la salle s'est vidée pendant le scanner.

— Je veux revoir ma mère.

C'est mon vœu le plus cher. J'ai tant de choses à lui dire.

— Maman ?

— Oui ?

— Je crois que j'ai fait une bêtise.

Silence.

— Une grosse bêtise.

Silence.

— Tu sais, je ne suis pas vraiment une guerrière comme tu sembles le croire. J'ai la maladie des phrases que je devrais garder pour moi. Lorsque je suis seule, j'arrive à réfléchir, à considérer les situations avec calme. Mais dès que je suis confrontée à une autre personne, c'est la panique. Je dis n'importe quoi...

Silence.

— Et je crains avoir aussi la maladie des décisions que je ne devrais jamais prendre. C'est comme une impulsion... un principe auquel il est impossible d'échapper.

Silence.

— La bille que tu m'as confiée, je l'avais mise dans ma poche. C'était pour moi l'endroit le plus sûr. Mais lorsque les policiers m'ont embarquée, j'ai paniqué... J'avais peur qu'ils me fouillent.

Silence.

— J'ai prétexté vouloir aller aux toilettes pour pouvoir la cacher dans un endroit particulier. Tu te souviens que je devais aller chez le dentiste ce matin ? Il m'avait soigné une carie la semaine dernière, mais le plombage est tombé. La bille avait juste la taille du trou dans ma dent creuse. Je... Je l'ai cachée dedans. Je... Je suis désolée...

Silence.

— Maman ?

— Oui ?

— Je regrette de ne pas avoir su honorer ta confiance...

— Tu as fait de ton mieux.

— Mais ce n'était pas suffisant. Un policier m'a frappée tout à l'heure. Il a brisé ma dent. Et j'ai avalé la bille... C'était ton projet Lilith, n'est-ce pas ?

Silence.

— Maman ?

— Oui ?

— Lilith est en moi.

Le docteur revient, une pochette de papier kraft sous le bras. Il en sort les radios de mon crâne pour les disposer sur un écran lumineux accroché au mur. Après les avoir observées avec minutie, il fronce les sourcils, comme pris d'un doute. Il se tourne alors vers moi. Son regard croise le mien, ses yeux s'agrandissent subitement d'incompréhension.

— Mon Dieu... bredouille-t-il en me considérant. Ce... Ce n'est pas possible...

La douleur se développe dans mon ventre. Je me redresse d'un coup, les sangles de cuir cèdent dans un déchirement sec. Le docteur quitte la pièce avec précipitation, il renverse une petite table à roulettes. Des instruments métalliques tombent dans un fracas assourdissant.

Le sol du couloir est glacé sous la plante de mes pieds. J'avance à petits pas, nue sous ma blouse d'hôpital.

Un groupe d'infirmiers se fige à mon approche, ils me dévisagent avec stupeur avant de détalier comme

APPRIVOISER LA BÊTE

des lapins. Une porte d'ascenseur se trouve à l'extrémité du couloir, j'appuie sur le bouton d'appel. Chacun de mes mouvements est d'une lenteur contenue, comme si mes membres se trouvaient contraints par une gangue élastique. Dans la cabine, je presse le bouton du dernier étage, le quatorzième.

Vers le haut, toujours vers le haut. Là où personne ne pourra t'atteindre.

Une musique s'élève dans l'espace confiné. *The Girl from Ipanema*. Les étages se succèdent alors que la douleur se développe jusqu'au niveau de ma poitrine, m'obligeant à prendre appui d'une main sur la paroi de la cabine. Le tintement du signal des portes qui s'ouvrent me fait sursauter. À quelques mètres, dans l'unique couloir blanc et silencieux, un homme parfaitement immobile me fixe. D'une main tremblante, il sort un pistolet de sa ceinture pour le pointer dans ma direction. Je fais un nouveau pas... Je le reconnais : c'est Favoris.

Il a changé depuis notre dernière rencontre, bien que cela remonte à quelques heures. Il a l'air d'avoir considérablement maigri. Ses traits sont tirés, sa lèvre inférieure tremble.

— N... Ne bouge plus, bredouille-t-il.

Malgré son injonction, je m'avance, en titubant. Une auréole sombre se dessine alors sur le haut de son pantalon. Il vient de se faire pipi dessus. Je penche ma tête sur le côté avant de lui déclarer :

— C'est ici que je suis née.

Puis la douleur m'envahit d'un bloc et je sombre dans l'inconscience.

CHAPITRE 5

Cette fois, je reprends connaissance au bord de la Seine. Il y a comme un sursaut dans ma tête ; la seconde d'après, j'ai les yeux grands ouverts. Je scrute les alentours, dans un état de stupeur totale. Les lumières de la ville se reflètent sur les flots noirs, la fraîcheur de l'eau est perceptible et vivifiante – ce doit être le milieu de la nuit. Un homme est allongé à quelques mètres de moi, sur un grabat de tissus et de papiers froissés. Il tend une bouteille dans sa main décharnée en m'apostrophant :

— À la tienne, petite ! À la tienne !

Je sursaute avant de décliner son offre d'un geste rapide de la tête.

La douleur a disparu. Je me palpe le ventre comme pour m'en assurer. Ma respiration reprend un rythme normal, le calme revient peu à peu, comme une étendue immense de sable d'où la mer se serait retirée. Des propos de ma mère émergent de mes souvenirs concernant ma personnalité. Et si finalement j'étais vraiment une guerrière ?